

DANSE

Une morsure et des vents contraires...

Les Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis, qui ont lieu dans dix villes du département, ont commencé avec trois chorégraphes inventifs à des degrés divers.



Choisir le moment de la morsure, avec Myriam Gourfink, Deborah Lary et Cindy Van Acker.

Les Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis ont débuté vendredi soir à la MC93 de Bobigny (1). Trois semaines de danse pour un festival qui met toujours à l'honneur, depuis plus de quarante ans, les plus vifs talents. Cette année, « Questionner l'expérience sensible » a été le thème choisi par sa directrice, Anita Mathieu, afin de « mettre en évidence une scène artistique internationale où les artistes révèlent leur vision du monde, bousculent nos préjugés, osent rêver, en nous insufflant du désir et de la réflexion, et nous dire aussi combien l'art est essentiel dans nos vies » écrit-elle à juste titre dans le préambule de cette édition. Avec *Choisir le moment de la morsure*, Myriam Gourfink acclimate les corps de ses trois interprètes (dont elle-même, les deux autres étant Deborah Lary et Cindy Van Acker) à la chaleur de spots fortement lumineux. La musique, due à Kasper Toeplitz, rappelle le bruit d'un avion au décollage. Les déplacements très lents rappellent, par la tension, les pratiques du butô. Les doigts des mains et des pieds semblent mus par les forces vives de l'instinct. Le souffle est primordial. Visages impassibles, regards tournés vers l'intérieur. On dirait un mobile humain de Calder. Rien n'engage le poids du corps ni ne convoque la notion d'appui. Les danseuses n'en finissent pas de se prolonger l'une par l'autre pour édifier un organisme collectif. On goûte à plain les instants de

bascule d'un pied sur l'autre, l'élévation progressive des bras vers le ciel, la construction-déconstruction des figures et toutes les ressources inépuisables, souvent si peu exploitées, du corps vivant. Aucune dépense inutile. Voilà une belle leçon, en somme, de maintien du regard. Lorsque l'une, au beau masque délibérément inexpressif, ouvre la bouche pour happer la main de l'autre, l'audace de cette déclinaison sensuelle et dansée saute aux yeux.

MIEUX BROUILLER LES PISTES DE L'IDENTITÉ

Autre création, de l'Italienne Teodora Castellucci, intitulée *Cinquanta urlanti quaranta ruggenti sessanta stridenti (les Cinquantièmes hurlants, quarantièmes rugissants, et soixantièmes stridents)*. Il s'agit de ces vents violents venus du cap Horn qui forment des vagues gigantesques. La chorégraphie, constituée de trois interprètes dont la chorégraphe, se joue au sein d'une scène bordée de hauts rideaux argentés. Les jeunes femmes figurent le vent. Les corps, noirs, sont déformés par des collants amples de mousse, chaque visage étant voilé hormis un large trou ménagé pour la bouche. Toutes trois remuent l'espace au sein d'une musique assourdissante, immotivée, tant les gestes, mis à part quelques belles trouvailles, sont en deçà du thème monstre abordé.

Plus tard dans la soirée, le chorégraphe Boyzie Cekwana, originaire de Soweto (Afrique du Sud), a proposé *On The 12th*

Night of Never; I Will Not Be Held Black (Lors de la douzième nuit de jamais, je ne serai plus considéré comme un Noir), deuxième volet d'une trilogie consacrée « à la fabrication et au contrôle d'identité ». Boyzie Cekwana a convié une partie du public à monter sur scène, des gradins étant disposés de part et d'autre du plateau. Ne répond-il pas ainsi, dans la forme même à son désir de remonter aux sources de « l'espace occupé par les territoires qui se trouvent de chaque côté de la peau », comme il le dit dans le dossier de presse ? Ils sont trois, Boyzie Cekwana, Lungile Cekwana et Pinkie Mtshali au chant. Cette cantatrice noire aux formes plus que généreuses, vêtue d'une robe de mariée, des baskets rouges aux pieds, fait mine d'attendre sans doute preneur dans le public. Le rapport scène-salle est sans cesse sollicité. Des réalités miniatures permettent de changer d'échelle. Il y a par exemple, éparpillée au sol, une foule découpée dans du carton. Pinkie Mtshali entonne des airs venus des « townships », d'autres tirés du répertoire de l'opéra, afin de mieux brouiller les pistes de l'identité. Le temps mis à distance, l'impression d'un vide délibéré font tout le sel de cette pièce construite par strates, où l'on attend la venue imminente d'un moment d'utopie sans fin différé.

MURIEL STEINMETZ

(1) C'est jusqu'au 30 mai dans dix villes du département. Réservations au 01.55.82.08.01. www.rencontreschoregraphiques.com